

chapitre 25 : Apokatastasis.

Et la Liturgie de Pentecôte commença, en ce jour où moi, le diacre Gilles, j'allais être ordonné prêtre par mon évêque, avec l'attentive confirmation des anciens, ceux qui l'étaient devenus avant moi, les prêtres de l'Eglise, celle des fidèles, "peuple royal", et le témoignage, là Haut, des Saints et de tous les Anges du Ciel.

La méthode employée à cette occasion est très belle. Le mouvement de toute la Liturgie emprunte, ici, une sorte d'histoire lente comme celle, commençant par le geste du pouce, du passant au bord du chemin. Et il finit par s'asseoir sur et dans une des carrioles lentes passant devant lui.

Après les acceptations solennelles de chacun des participants, qui sont en fait un vote sacré, l'Evêque et tous les anciens ("presbyteroi" en grec, d'ou "prestre" ou "prêtre" en français) imposent les mains pour que le Charisme de Dieu, l'Esprit Saint, descende en celui qui a été choisi, non seulement par lui et eux, mais aussi par toute la communauté. Ensuite, les mains du nouveau "confirmé" dans sa charge sont imprégnées de l'huile sainte et parfumée, symbole de la puissance que représente sa nouvelle fonction.

Le plus beau, c'est, comme à toutes les autres ordinations, dites "mineures", que le nouvel initié est directement envoyé à l'autel pour sa fonction, et celle-ci correspond exactement à son état et au déroulement du rite.

Vient d'abord le nouveau portier, au début, pour vérifier l'état des portes subtiles. Ensuite descend de l'autel le tout récent lecteur, pour psalmodier les textes sacrés, etc.

Quand on arrive au jeune prêtre, celui-ci monte (pas trop rassuré, je puis vous le dire !) avec son évêque et les anciens, en grands frères, pour assurer la partie de l'oeuvre commune de ce jour là, et que l'on appelle pour cela Liturgie.

Le plus impressionnant, pour moi, ne furent ni les paroles de la Consécration, ni l'attente de L'Esprit Saint à l'Epiclèse, j'avais été témoin actif de ce genre de choses dans le Jardin, un certain jour de Toussaint. Non, ce fut de prendre pour moi-même, et de donner aux autres, les Saintes Espèces. Si vous pouviez voir la beauté des couleurs, dans l'invisible, que représente la pièce de pain consacré ! Plus encore, ce qu'on aperçoit de doré et lumineux sortant de la Coupe à ce moment là ! Et je ne parle pas des présences angéliques, autour de nous, ainsi que des amis venant subtilement partager notre joie, et être présents à toute cette splendeur subite...

En plus, en ce jour où l'on rappelle la descente de l'Esprit sur les apôtres, Pentecôte, la lumière subtile de l'or fin se mêle à celle du beau rouge, doux et fluide comme une tenture doucement animée, tandis que ce fameux petit vent frais descend, et court partout. Il est le signe que Dieu est là, comme la seule manifestation physique d'une Présence qui ne se veut pas plus concrète, afin de ne pas apeurer les enfants que nous sommes tous trop souvent ici bas.

Et, bien sûr, quand tout fut fini, et même après, durant les agapes, je restais sonné, et pour un moment. A la maison, au retour, je m'endormis difficilement ce soir là, surtout après la fiesta, la première, celle des copains de l'église orthodoxe. D'ailleurs, je savais qu'il y en aurait une autre en mon honneur, avec mes potes alchimistes le surlendemain soir.

C'est le lendemain que tout arriva. Il faisait chaud, et c'était l'heure la plus étouffante de la journée, celle où tout devient pourtant plus silencieux, et où le vacarme des voitures¹ ne se faisait pas trop entendre là haut, dans la tour, en notre petit appartement tranquille. J'étais assis sur le tapis du salon, un livre d'un théologien grec des premiers siècles à la main. Guenièvre, je l'entendais de loin, faisait la vaisselle² dans la cuisine. Mais tout était calme. Les bruits me devinrent³ alors de plus en plus lointains, comme en certains états de fièvre, tandis que j'essayai de me concentrer sur mon bouquin. Survint alors un saut brusque de lucidité, où ma conscience se maintint à ce niveau sans faiblir. Malgré moi, je dus poser l'ouvrage, et me mis à écouter le

¹voitres

²vaiselle

³devirent

silence et les bruits qui me parvenaient nettement. Ce silence même finit par devenir angoissant, et seules les mouches bourdonnaient autour de moi. Brutalement, je sentis le malaise venir : un coup foudroyant au côté de ma poitrine, qui se mit à me brûler, soudain. J'étouffai, et voulus appeler à l'aide, sachant bien ce qui m'arrivait. C'était une crise cardiaque, pas de doutes. Plus que l'aiguë douleur au côté, ce fut la soudaine paralysie, et le vertige qui me prit à ce moment là, qui me paniquèrent. Je voulus appeler à l'aide, et de ma bouche ne sortit aucun son. J'étouffai encore plus et vacillai sur moi même. Je tombai raide, mais toujours plus que conscient, sur la laine du tapis, chaude à cette heure. J'essayai encore de lever la main, mais mon geste se finit dans un abandon de mon bras. Je restai ainsi bien une minute, tandis que l'asphyxie m'envahissait, et que je ne pouvais même plus parler. Et Guenièvre, mon amour, qui se tenait à quelques mètres de là sans se douter de rien ! Puis soudain, se fit comme une soudaine décharge électrique, venant du plexus non loin du pectum exavacum. Elle se propagea telle une secousse à tous mes muscles. C'était fini. Je le savais. J'étais mort la bouche ouverte, et les yeux au loin, sans pouvoir les refermer.

Mais j'étais conscient, encore plus que conscient, même si mon corps, je ne le sentais déjà plus. De longs, longs moments se passèrent, tandis que, parmi les bruits, je me revoyais, et que ma vie, comme un film de plus en plus rapide, se déroulait à rebours, au point que je finis par ne plus rien voir du tout à la fin. Comme j'essayais de me concentrer sur les images, et que j'abandonnai, à mon échec, je me rendis compte que je ne voyais plus avec mes yeux. J'étais aveugle maintenant, et tout ramassé, comme quelque part, en une panique qui oscillait de mon cerveau à ma poitrine, où plus aucun souffle ne passait plus.

Enfin, à un moment précis, comme ramassé autour de mes neurones non loin du cervelet, alors que je ne voyais toujours rien, et que maintenant je n'entendais plus rien, soudain je fus bousculé. Tandis qu'une sorte de brouhaha se fit entendre, comme lorsque, dans une piscine, on relâche soudainement les lobes des oreilles, après une minute à les avoir pressé avec les doigts, pour les déboucher. Je revoyais à nouveau et j'entendais, mais autrement.

Je vis. J'étais juste au dessus de mon corps, tordu, immobile. Et le visage qui grimaçait affreusement... J'étais à environ deux mètres du sol.

Et je voyais tout, et j'entendais tout, sans pouvoir bouger. Vint alors un mouvement de la porte. C'était Guenièvre qui arrivait, et qui, soudain, lacha sa casserole pour accourir à mon corps. Non, je ne pouvais rien pour toi, mon amour ! Mais je te voyais me secouer, me serrer dans tes bras et te mettre à pleurer, puis à téléphoner à un médecin, et à courir, paniquée, chez les voisins. Je voulais te dire que, maintenant, ta douleur n'avait plus de raison d'être, mais je sentais ta peur et ton chagrin comme s'ils étaient miens, bien que je ne pouvais plus l'exprimer, sans mon corps, et cela était une torture encore plus grande pour moi.

Vinrent Théo et un autre jeune voisin. De haut, toujours plaqué au plafond, je vis qu'on me portait sur le lit. C'est alors que je m'aperçus que je pouvais maintenant me déplacer. C'est que je me tenais encore juste en haut de mon corps, comme on fait lorsqu'on a l'habitude de se tenir au dessus, et de tourner autour d'une maison qu'on a trop longtemps habitée et aimée. Et c'était maintenant ridicule, et inutile.

Ce furent de longs moments encore. Je voyais Guenièvre en train de pleurer, assise à coté sur le canapé, et Théo qui la tenait sous son bras. Et je ne pouvais rien faire ni dire ! J'approchai d'eux. Je voulais t'embrasser, ô mon amour, mais je n'avais plus de bouche, et aussi te serrer dans mes bras, toi le frangin, mais je ne possédais plus de mains.

Le médecin arriva enfin. J'étais détaché, mais présent, tout comme le spécialiste. Je suivais, de loin et de haut, le diagnostic qu'il faisait à ce moment même, tandis que je le voyais procéder peu à peu dans les méandres de son cerveau. Le conclusion vint enfin :

"Mort foudroyante. Crise cardiaque⁴ et apoplexie. Il n'y a plus rien à faire, je suis désolé !"

C'est à ce moment même où, Guenièvre, mon amour, tu te remis à pleurer, que le téléphone sonna. Ce fut Théo qui répondit. Je m'approchai pour écouter. Soudain, en entendant, non pas la voix, mais l'intention de l'auditeur, je me retrouvai chez lui, à mon grand étonnement. C'était Gaëlle qui téléphonait. Et je m'approchai aussi.

De sévère, son visage pâlit et se contracta tandis qu'elle écoutait. Ma mère accourut, mais n'entendait rien. Quand la conversation s'arrêta,

⁴cardaique

et que ma soeur racrocha l'appareil, je la vis⁵ soudain muette, et comme songeuse, tandis que ma mère la pressait de questions.

Je ne voulus pas voir la détresse et la douleur qui allait les prendre à ce moment. Je partis. Oui, je l'avoue, j'ai fui lâchement. Je retournai près de Gueniève, qui avait soudainement repris tout son calme. Elle alluma alors la lampe de l'autel où se trouvait l'icône de la Mère de Dieu. Et soudain, à ce moment même, je me sentis plus calme, et je me mis à prier aussi. Je fermai les yeux. Je priai à cet instant, non pour moi, mais pour elle, pour le frangin, accablé à côté, pour ma mère et mes soeurs au loin. Je priais de toutes mes forces pour que leur peine ne soit pas un coup brutal et féroce, de ceux qui font la destruction de l'âme, pour qu'ils acceptent tous, car c'est notre sort à tous, normal et tout simple, de mourir un jour.

Je sentis alors, une, puis, plusieurs présences amies, invisibles. Je scrutai les ténèbres, mais je ne voyais rien. Une douceur d'amour me prit à la nuque (mais je n'en avais plus !) comme une main, et se communiqua de là jusqu'au coeur de ceux qui étaient présents ici à prier, ou à attendre. Aux autres aussi, au loin... Et ce fut soudain tout. La nuit. La Paix.

Je rêvais, du moins je le croyais. Car je savais que ce que je voyais, c'était un rêve, un beau rêve certes, mais un rêve quand même. J'étais assis (ou couché ?) sur une sorte de siège et de lit à la fois, au milieu d'une belle herbe verte, et c'était le printemps. Un printemps magnifique et éternel, comme on n'en voit plus sur la terre depuis longtemps, mais c'était pourtant la terre quelque part aussi. Il y avait de petites fleurs toutes blanches sur le gazon, et les abeilles bourdonnaient dans les arbres en fleurs, tous roses. Au loin, les collines se courbaient langoureusement, tandis que de beaux nuages tout clairs passaient dans un ciel d'un bleu si beau, que je n'en avais jamais vu de pareil. Un vent frais et léger passait depuis les collines, et faisait ondoyer doucement les herbes autour de moi. C'était une sereine après-midi, et le soleil joyeux et calme chauffait tout cela de haut. C'était beau, presque irréel⁶, mais je n'avais pas envie de faire la sieste ! Le fait qu'il n'y avait personne, ne me dérangeait pas trop. Je me dis, pourtant, que même si des gens venaient ici, je ne resterais pas longtemps

⁵vie

⁶irréel

avec eux dans ce paysage, car je m'ennuierais ferme, à la longue. Et j'attendis, de plus en plus impatient, car, à la fois assis et couché dans je ne sais quel lit ridicule, avec, autour, des tas de fleurs qui embaumaient et faisaient comme un tapis, je ne pouvais bouger. Je trouvais de plus en plus que ce paysage était trop langoureux à mon goût, et me mis à baïller bruyamment, en portant ma main à la bouche. C'était la seule chose que je pouvais faire, car j'étais cloué, rivé à ma place. Mais je tenais à affirmer par là mon ennui, à présent. Je crois que j'aurais fini par devenir dingue dans ce pays là ! Trop gnangnan pour moi ! Un peu de repos, c'est bien, mais la flemme totale à se chauffer bêtement au soleil, non, pas question ! Je le dis tout haut et tout fort à l'adresse de là haut, au delà du ciel bleu, mais rien ni personne ne bougea.

Enfin, au bout d'un temps qui parut trop long à ma patience, je vis apparaître, de loin, de devant la belle ligne courbe de l'horizon, des collines, des choses blanches qui bougeaient et venaient vers moi en grossissant tranquillement. J'essayai de m'approcher, mais j'étais toujours coincé, sur et dans mon siège-lit idiot, maintenant sans fleurs du tout.

Arriva enfin tout un troupeau de moutons, jolis et marrants comme dans les dessins animés. Ding-dong, faisaient les clochettes au cou des mignonnes bêtes. Tout en broutant de temps en temps, elles finirent par m'entourer, et il y en avait pas mal, de loin en loin. Dans le silence et la paix retrouvés, je soupirais, assis à ma chaise, et regardais le ciel tout bleu. Je m'aperçus soudain que je n'étais plus entravé. Je me levai donc⁷ et passai entre les animaux, pas du tout effarouchés, et caressai une brebis qui passa près de moi. Un tout petit agnelet se pressait derrière elle à la suivre. Il me considéra, et il montra son regard au grand géant que je devais être pour lui, si petit. Attendri, je le pris délicatement, tandis que sa mère silencieuse se frotta à moi. Ma parole, on aurait dit une⁸ chatte qui demande des caresses ! C'était rigolo. La tendresse du petit animal, que j'avais dans les mains, me fit fondre d'un amour brûlant, étrange et si beau. La brebis me regarda, avec dans ses yeux un éclat très intelligent. Et passa alors à ma conscience comme une supplication.

⁷don

⁸ditun

"Rends le moi ! Il m'est confié. Je ferai mieux que toi pour lui !"

Je le lui rendis donc, en lui caressant la tête, car je venais de m'accroupir devant elle. Alors, de derrière, j'entendis un aboiement joyeux, et me retournai. C'était le berger qui revenait, avec son beau chien, bondissant, joyeux, et jouant avec le bâton, que son maître tenait à la main. Le visage de cet inconnu ne me disait rien. Et je restai immobile devant lui, soudain un peu timide. J'hésitai à lui serrer la main, à cet homme plus très jeune, à la peau du visage hâlée par le grand air, et si curieusement ridée de partout. Il s'adressa à moi avec un sourire un peu ironique :

"On ne me salue plus maintenant ? Ma pogne est sale ou quoi ?"

Toujours intimidé, j'hésitai encore à lui tendre ma main. Je l'interrogeai pourtant :

"Mais qui es-tu pour me parler ainsi ? Et d'où me connais-tu ?"

"Avant même que tu naisses, mon gars, je t'ai porté dans mes bras !"

Sa réponse était stupide. Cependant, il accepta ma réticence⁹ à lui serrer la main, et, se reprenant de son geste, il frotta alors sa vieille¹⁰ paluche à son vieux pantalon maculé de poussière. Il prit ensuite de sa poche, ostensiblement, une feuille de cet horrible papier maïs, et une espèce de tabac infâme, que j'aurais pris pour bourrer mon matelas et non pas ma pipe. Il entreprit, tout en me regardant, de se rouler une cigarette. Avant de coller le papier, nous restâmes ainsi un moment silencieux, mais lui me défiait d'un regard amusé. Je rompis bientôt ce silence :

"Ca veux dire quoi, çà ! ces paroles ?"

Il reprit, ironique, mais courtois :

"Ca veut dire, mon gars, que je te connais depuis longtemps !"

Il se tut et, d'un coup de langue, finit sa cigarette. Puis il me regarda avec un léger sourire moqueur, planté devant moi, le pied un peu

⁹ réticence

¹⁰ vieille

en avant. Je ne sais par quel miracle, son bâton, contre lui depuis le début, était encore dressé, immobile. Il baissa son regard que j'avais toujours fixé droit sur lui, car il commençait sérieusement à m'énerver avec ses énigmes, cet énergumène que je ne connaissais ni d'Adam ni d'Eve ! Puis, après une seconde de réflexion, juste avant de mettre son brûlot au bec, en me regardant droit lui aussi, d'un air de défi, il me dit, et son ton fut curieusement doux à cet instant :

"Tu sais, j'étais dans le train quand tu m'as vu ce printemps !".

Et je reconnus soudain cette voix ! Sa voix ! Je sursautai et je dis :

"Non ce n'est pas Toi, Toi !"

Il rit, et puis me confirma ensuite :

"Mais si, mais si ! Ton coeur est donc aveugle à ce point ?"

Alors, je compris mon erreur, venue surtout de mon impatience et de ma trop longue attente seul. Malgré son aspect, je bondis vers lui. Le temps d'approcher, il changea soudain d'aspect. Et je Te vis, Toi, le Maître, dans la jeunesse et la beauté que je t'ai toujours connue. Mon Ami, ô mon Ami ! Et je Te serrai fortement dans mes bras, et je pleurai longtemps contre ton épaule.

Plus de cigarette, ni de vieux pantalon. Il était, là, habillé comme je l'avais vu dans le Jardin à Toussaint, mais cette fois, (que craignais-je ?), j'osai le serrer très fort, et il me serrait aussi très fort.

Après ces effusions, il reprit sa conversation, s'écartant un peu. Je le suivis. Nous marchions côte à côte. Il réfléchissait. Puis il me dit :

"Qu'allons nous faire de toi, maintenant ?"

Et je répondis :

"Seigneur, tu le sais !"

"Bien... Je vois que tu t'ennuierais trop ici. Tu voudrais reprendre du service pour moi, en bas ? "

Sans réfléchir, car c'était évident :

"Oh oui ! Sans aucun doute ! Si tes ordres sont clairs, et si je ne suis pas trop bête !"

Il reprit :

"Pas des ordres, des souhaits seulement. Et, en ce qui concerne la bêtise, tu n'es pas plus stupide qu'un autre !"

puis :

"Tu le veux vraiment¹¹ ? Tu veux donc m'aider ?"

"Oui Seigneur ! oui ! Trois fois plutôt qu'une ! Mais je ne sais rien faire, tu sais ?"

Il rit :

"Là n'est pas la question ! Toi si savant, dit-on, en Alchimie ! (je rougis de honte) Tes copains auraient vraiment besoin de toi. Ta famille aussi !"

On continuait à marcher ainsi, l'un contre l'autre, moi respectueusement à côté.

Il s'arrêta soudain, comme s'il réfléchissait. Puis m'adressa à nouveau la parole, retournant sa tête vers moi, tandis qu'il avait repris son pas lent :

"Gilles, mon bon Gilles, sois honnête et sincère, et je serai partout avec toi. Tu travailleras donc à mes oeuvres maintenant, à ma vigne, et non plus à la tienne, d'oeuvre. Et, tu sais, que je me l'aime, ma vigne ! Prends en bien soin. Tu auras des anciens qui t'aideront à apprendre. Ne coupe pas trop, sois patient, et arrose souvent. Fais surtout attention aux moineaux qui picorent tout quand vient le fruit."

Et il m'entretenait ainsi de son travail sur le chemin. Je le sentais amoureux de cette oeuvre-ci, à la façon dont il en parlait. Au bout d'un moment, et il me fit ainsi de nombreux conseils et de recommandations¹², il me dit :

¹¹vaiment

¹²recomundations

"Prépare toi donc ! Comme tu le sais, tu seras envoyé parmi les loups qui dévorent. Mais tu auras avec toi tout mes amis, tes amis. Prépare toi !"

Ce qui me toucha le plus, c'est qu'il me dit, comme gêné, oui, gêné et timide, et c'était sincère de sa part :

"Merci pour ton aide ! J'en avais bien besoin en ce moment !"

Et il voulut, non m'embrasser, mais me serrer la main. Au moment où je pris la Sienna, je me sentis tiré, déchiré. Et un grondement immense se fit entendre. Ce fut un déferlement d'Apocalypse, soudain, autour et en moi. Le vertige me prit, et je ne savais plus où j'étais. Un écrasement implacable fondit sur moi et m'oppressa, tandis qu'une voix disait, quelque part au dessus de moi, avec un ton d'urgence :

"Son costume, où est la forme de son costume ? Vite, vite !"

On aurait dit un chirurgien durant une opération.

Les ondes submergeantes qui déferlaient sur moi cessèrent soudain, et je me réveillai.

J'étais couché à même la poussière d'une allée superbement ensoleillée, et le soleil du début de l'été me brûlait.

Je voulus me passer la main au front à cause de la sueur, et je la regardai distraitemment. Et voici : j'avais six doigts et non cinq ! Je me dis : "c'est idiot, ça !" Mais soudain ma main redevint une honnête bonne vieille main à cinq doigts, normale. Inquiet, je me mis alors à compter mes abattis : les côtes, les autres phalanges de l'autre main, les bras, le reste du corps. Oui, tout y était ! Toujours assis au soleil, je me mis à regarder autour de moi, et, comme la lumière m'aveuglait, je mis la main en visière¹³. Il n' y avait pas assez de revers. "Encore plus d'ombre, songeai-je, je verrais peut-être mieux.". Et soudain, enfin, mon naturel store qui me servait aussi à écrire autrefois, devint plus efficace. Je vis alors avec netteté autour de moi : C'était un cimetière¹⁴ avec, de temps en temps, des arbres, les inévitables cyprès de ce genre d'endroits,

¹³visière

¹⁴cimetière

et, bien sûr, une foule de tombes. J'étais, d'ailleurs, dans une allée, et les oiseaux¹⁵ chantaient malgré la chaleur.

(grr) Quel humour ! pensai-je. Bravo, là Haut, me faire revenir sur terre dans cet endroit ! Pour une résurrection discrète, c'était pas mal, non ? Bien réveillé maintenant, je sentais autour de moi le lourd sommeil de tous ces joyeux drilles dont la Miséricorde divine avait bien voulu me retrancher, et qui étaient là, partout, dans ce lieu normalement consacré à tous ces grands ronfleurs de la terre, pour leurs dernières longues vacances.

Tout en pensant ainsi, je vis mes deux mains : celle qui m'avait servi de visière était certes toujours à cinq doigts, mais deux fois plus longue que l'autre. Je soupirai : "C'est pas fini, non, ces idioties ?" Et hop, la main revint à une taille proportionnée au reste. Mais j'étais un peu distrait. Après tout ce qui venait de me tomber dessus, vous comprendrez que j'avais des excuses !

Je voulus me lever. Et, patatras ! Etant trop faible encore, je tombai de tout mon long, le nez dans la poussière. Bon, me dis-je, restons calme ! Voyons, où est le problème ? Et alors, de l'autre manière, je ne sais comment le dire autrement, je me sondai, et je réalisai l'ensemble de celui que j'étais, maintenant, en mon corps. Et hors de mon corps... En un éclair de seconde, je vis où était ce problème là. Mon naturel me montra que ce n'était que quelques vaisseaux sanguins¹⁶ mal irrigués, et donc, aussi, quelques muscles un peu tétanisés. Un chaud flux sanguin parvint à mes jambes, mais je dus calmer cela très vite, sinon un vertige aurait pris ma tête, soudain affectée par ce déséquilibre. Il fallait faire les choses doucement et harmonieusement. Bon ! me dis-je, laissons faire dame nature à partir du plan, de la forme précise, de l'image que je voyais sans cesse maintenant dans l'Ailleurs. C'était un peu différent, effectivement, de ma forme antérieure. Car, maintenant, je pouvais aussi me voir moi même ainsi avec mes yeux, à la fois de l'intérieur et de l'extérieur. Je corrigeai l'apparence interne et externe, à partir du modèle dans l'autre monde. Et hop, je me levai d'un bond ! J'allais partir, mais j'arrêtai aussitôt de marcher. En effet une idée toute pleine de fatuité me saisit. Et j'agis selon mon désir. Un peu de gonflette

¹⁵oieaux

¹⁶sangins

musculaire, pas mal non ? Et ce fut fait. J'étais, en plus du reste, devenu maintenant un superbe athlète. C'était idiot. Mais, zut, cela ne vous arrive pas d'être un peu coquet parfois¹⁷ ? Sauf qu'ici, je n'avais plus besoin de miroir. J'étais pas mal content de moi je l'avoue.

J'entendis alors un sifflement derrière mon dos et puis une voix qui persifla :

"Eh bé, pas mal, l'Hercule des cimetières ! On fait toujours mumuse, hein, avec la machine, au lieu de dormir sagement comme les copains ?"

Je regardai, et je vis. C'était Jacques dans une pose nonchalante, appuyé au cyprès voisin, et qui souriait.

Je me précipitai vers lui pour l'embrasser, et nous nous étreignîmes longtemps. Après une de ses claques au dos dont il avait le secret, il me dit, touché et amusé à la fois :

"Bon ça va. Le Patron a bien voulu que tu reviennes. Correct. Maintenant au boulot ! Et d'abord, il faut que je t'apprenne à marcher !"

Evidement, que je savais marcher ! Mais il voulait dire, par là, m'apprendre à utiliser pleinement les possibilités nouvelles de mon corps. Ne croyez pas que c'est difficile. Cela vient tout seul, comme pour apprendre à monter sur une bicyclette ou à conduire une voiture, sauf que seuls les processus de surconscience peuvent permettre cela. Un dédoublement est en effet nécessaire pour corriger en permanence, en tache de fond, inconsciente celle-là, la forme totale et complète du corps. D'ailleurs, le dédoublement de la conscience, je le sus à ce moment là, n'est vaiment que le premier pas, le début de tout ce processus. Ne croyez pas non plus que l'adepte ne mange ni ne boit ! Nous ne sommes ni des fantômes ni de purs esprits ! Cette bonne vieille carcasse doit se faire entretenir. Seulement, maintenant, on peut commander, à un entrepreneur, d'échanger des pièces ou de poser de nouvelles fenêtres, et on peut même tout refaire, demander un nouveau plan à un architecte, ou le faire soi même, d'ailleurs.

¹⁷ par fois

Ainsi, Jacques m'expliqua tout en détail, et cela dura un moment. J'étais¹⁸ vraiment comme un enfant entre ses mains. Tout à ce travail, à cet entraînement, je ne m'apercevais pas du reste du monde. Je nous pensais tous seuls. En fait, il y avait aussi les huit autres autour, pour protéger le coin et empêcher ainsi tout visiteur de venir. J'ai parlé déjà des risques du regard des autres, quand le processus n'est pas encore stable. Mais le nombre neuf a encore d'autres raisons d'être, techniques celles-là. On peut dire vraiment que c'est ce que la famille humaine a choisi et a fait de mieux, en tant qu'infirmiers post-nataux. Je compris, aussi, combien les travaux alchimiques, que j'avais tant révisé et maîtrisés, n'étaient en fait qu'un entraînement préparatoire prévu pour ce jour si éprouvant.

En outre, la technique permettait, quand on l'avait sur le bout des doigts, d'aller plus vite dans cet entraînement des premiers pas de la nouvelle vie. On voit, là, que les méthodes de voies brèves permettent d'obtenir un résultat moyen en une heure et parfait en un jour, alors que la voie¹⁹ humide peut mettre jusqu'à neuf mois ou un an. D'où, effectivement, selon les problèmes qui peuvent survenir, et, à chaque fois, c'est différent, la nécessité de bien maîtriser les trois méthodes préparatoires.

Enfin, ce fut fini. Je pouvais maintenant me tenir bien droit, sans pouvoir risquer le regard d'autrui. On fit un essai, lui soigneusement devant. Effectivement, le mercure alchimique, par trop universel, pouvait empiéter sur les autres mercures et mêler, en quelque sorte, les subconscients. Mais, avec ce que j'avais compris, quand une brave dame passa devant moi, et même de très près, il n'y eut pas de difficultés. A ma seconde personne, c'était pratiquement un automatisme. A ma cinquième, je n'y pensai plus. Le cimetière²⁰ devint soudain moins silencieux. Je sus, dans l'invisible, que la barrière "un", celle du passage de visiteurs, avait été enlevée.

Tandis que Jacques donnait les dernières explications, il s'assit, le derrière sur la stèle d'une tombe, celle où j'avais atterri derrière, le séant par devant. Un autre que moi aurait été choqué. Cependant, quand je

¹⁸J'tais

¹⁹vois

²⁰cimetière

considèrai vraiment sa position, il finit par se lever, et, souriant, me dit, tout en tapotant la pierre :

"Oh, il ne risque plus rien, le joyeux propriétaire d'ici ! Tiens ! Viens voir qui c'est."

J'approchai, et je lus sur la plaque encore récente :

"Gilles de Sainte-Mère-le-Palefroy né le xxx décédé le xxx.

Priez pour lui."

Cela fait tout drôle de voir son nom sur une plaque de boîte aux lettres neuve, mais là, c'était encore plus étrange. Stupidement, je lui demandai :

"C'est vide en dessous, ou quoi ?"

"Tu veux voir ? Tiens, vas-y !"

Et il me poussa vers le trou. Sottement, je crus à une plaisanterie²¹. Mais je ne ris plus quand, soudain, ce fut le noir, et que j'étais allongé avec, autour, un truc genre matelas : j'étais dans mon propre cercueil ! Soudain, je paniquai. Je me dis que j'allais étouffer et mourir. Et je me mis, tout à fait affolé maintenant, à trépigner et à taper. Et, dans ma panique, je voulus intensément sortir. Eh bien, ce fut fait ! A l'instant !

J'étais devant la tombe, au soleil, Jacques rigolant et se tapant la cuisse :

"Espèce d'imbécile, pourquoi as tu paniqué ? Tu ne peux plus mourir maintenant ! Et d'ailleurs, je t'aurais sorti de là, si tu n'avais pu le faire seul !"

Il fit une révérence, et me dit avec malice :

"C'était ta première leçon de téléportation : pas mal ! Doué, le jeune homme ! Peut encore mieux faire !"

²¹plasanterie

J'allais l'étrangler de rage, lorsqu'il disparut, et soudain réapparut, un mètre plus loin, me disant :

"Allez, viens si tu es cap !"

Ma colère monta, et d'un coup je fus devant. Et, pouf ! Il disparut, pour se retrouver... derrière moi, car je le sentis.

Je me retournai, et voulus me placer derrière lui. Boum ! Nous nous choquâmes. Et dans l'espace-temps à quatre dimensions complexes, c'est pas drôle ! On avait évidemment choisi le même endroit pour se replier. Enfin, en rassemblant ce qui nous était propre à chacun, la reconstitution de nos apparences fut réobtenue sans trop de problèmes, et tout rentra dans l'ordre.

Il me donna une bonne claque dans le dos, et me félicita pour mes progrès. J'étais prêt pour l'étape suivante: Voir au loin et apprendre à me diriger.

On commença par le cimetière. La vision à distance, comme un phare dans la nuit pour une voiture, me vint assez facilement, plus que tout le reste. Et nous pûmes ainsi faire tout le tour du terrain, deux fois, à grande vitesse, (en fait c'est instantané). Quand tout fut fini, on alla dans un quartier plus animé. Je pouvais maintenant faire toutes sortes de choses normales en sa présence, et au milieu des gens. Il m'invita à un café pour prendre un pot. Mais, au moment de trinquer à nos retrouvailles, il me dit soudain :

"Zut, j'ai oublié²² un truc !" et il disparut. J'étais inquiet, lorsque, d'un coup, une minute après, il réapparut hilare.

"Voilà c'est fait ! la bombe est placée !"

"La bombe ? quelle bombe ?"

Et j'entendis, sur le ton de quelqu'un qui trouve que c'est idiot de douter que deux et deux font quatre :

"Mais dans ta tombe bien sûr ! Elle sautera cette nuit, sans risque pour personne. Tout sera en miettes, y compris, pensera-t-on, les restes de ton

²²oublé

corps. Comment veux-tu faire autrement, dans des cas comme le tien, fait à la va-vite, pour qu'on ne se pose pas trop de questions ? On parlera à la profanation, et s'est tout !"

Je ris de tout mon coeur. Voilà donc comment les copains récompensent la fin du travail d'un de leurs nouveaux adeptes: non pas avec une médaille en chocolat, mais à la dynamite. Le prix Nobel en somme ! Version rapide.

Après quelques paisibles instants, passés sur la place près du cimetière, où il y avait de grands platanes et toutes sortes de commerces, il voulut passer à la suite. C'était surtout au moment précis, je m'en aperçois aujourd'hui, où il constata que je commençais à suivre les filles du regard. Il se dressa et me dit :

"On se le lève. En route, suis-moi !"

Mais suivre un adepte dans l'invisible, c'est pas si simple que ça, et d'ailleurs j'avais un peu relâché ma vigilance durant ce petit brin de repos. L'exercice, en quelque sorte, si on peut parler ainsi de ces choses, me fit du bien, malgré les "ankylosures" du corps subtil, trop mal mené, sans doute, pour un premier jour.

Nous atterrîmes, visibles et bien en chair, dans ce beau petit cimetière si calme. Il l'était d'ailleurs tellement, que c'était bien le lieu que choisirent mes potes pour le dernier "enseignement" de ce jour. Pour cela, ils durent, tous les huit, apparaître auprès de moi. Jacques, les bras croisés sur sa poitrine, et contre un cyprès, attendit la fin de nos effusions. Ils étaient bien tous là ! Myriam et Agnès, Amalric "l'ancêtre", et ce brave Guilhem. Sarah était la plus joyeuse, mais les toujours un peu réservés trois derniers, ne l'étaient plus du tout en cette circonstance. Jordi fit même tomber sa paire de lunettes en me serrant dans ses bras. Dans sa chute, un de ses "hublots" se cassa en deux. Jacques se précipita alors, et d'un geste preste de la main, répara le verre endommagé, puis rendit l'objet à son propriétaire, comme si tout cela était une habituelle et simple politesse. Devant mon étonnement, il me répondit :

"Bof ! Ne te laisse pas impressionner, va, par ce truc si simple !"

Effectivement, je le fus par bien plus important. Tandis le jardin, le cimetière, se faisait trop calme et sans visiteur intempestif, les neuf se rassemblèrent autour de moi comme dans une ronde, en fermant les yeux. On me dit, dans l'invisible, d'en faire autant. Je le fis, et me concentrai donc sur l'objet de ce travail. Je compris en quelques instant : ils voulaient me porter à distance à Montpellier, car je ne pouvais pas encore accomplir tout seul, aujourd'hui, ce "voyage", mon corps subtil, trop jeune, ne me le permettant pas.

Tandis que, durant le temps de l'éclair que fut la transition dans l'espace, toujours curieux, je remarquai le paysage, en quelque sorte, depuis l'invisible, je constatai alors une particularité de la structure du tissu du monde, ce que les physiciens appellent "l'espace temps", particularité que je n'avais pas encore vue, à cause de mon manque de recul jusqu'à cet instant :

"Mais c'est courbe, légèrement courbe !" pensai-je. Et j'allais commencer à chercher pourquoi. J'entendis alors une voix, comme à côté de moi, tandis qu'une sorte de coude me choquait mon subtil côté :

"T'occupe pas de ça ! Laisse toi faire aujourd'hui ! Pour une fois, tu ne peux pas rester tranquille, non ?"

Et c'était Jacques qui parlait ainsi. Quand nous apparûmes soudain à la place aux Herbes, où personne ne constata notre subite et anormale apparition, les neuf se mirent à rire, autour de moi, de mon intempestive curiosité, et les plaisanteries fusèrent rapidement. Pendant ce temps, tout en riant, je regardais alentour. Pas de doute ! C'était bien ma ville. Je sentis subitement l'air du temps, la présence de l'égrégore du lieu que je connaissais bien, si différent de celle du quartier de la ville où je me trouvais l'instant d'avant. Durant tous mes premiers voyages sur la terre, cette trop violente mutation de transition d'ambiances me fit mal, comme un claquement de porte à un courant d'air trop brusque. Mais je finis par m'y habituer, à la longue.

Pour lors, on me laissa me reposer de toutes les émotions du jour, me dit-on. Et comme je ne savais pas où il allaient tous, je ne pus les suivre. Mais je retardai Jacques, encore une fois, avant sa disparition, bien physique celle là, contrairement à celle des autres, qui disparurent

soudain. Je l'accrochai près de son bel engin, tandis qu'il se préparait à partir à califourchon dessus, et qu'il glissait son casque à sa tête :

"Mais je ne comprends pas ! Pourquoi le truc de la moto ? Tu n'en as vraiment pas besoin maintenant ! Pourquoi tu fais ça ?"

Il haussa les épaules et regarda le ciel en soupirant, comme si j'étais très bête, et, me regardant droit dans les yeux, dit soudain avec un sourire marrant :

"Seigneur ! Mais c'est que j'aime ça moi, la moto ! Et la vie aussi ! Toute la vie, pleinement et à gros bras encore ! Ce n'est vraiment pas mon truc, tu sais, l'humidité des cryptes, la méditation barbue, et une brève apparition au soleil de temps en temps tous les cent huit ans !"

Et j'eus droit à une claque dans le dos. En démarrant son engin, et avant de baisser la visière de son casque, il me rassura. Nous nous retrouverions tous les dix dès demain matin. Et il partit me laissant tout seul sur la place.

Evidemment, je n'avais pas besoin maintenant d'un toit. N'importe quoi faisait très bien l'affaire pour mon repos, dans l'invisible. Rassuré sur ce point, je me mis à arpenter ma ville, comme un simple promeneur que j'étais. Le chaud soleil de cette fin d'après midi ne me rendait cela pas vraiment agréable, et je rasais l'ombre rare des murs à cause de la chaleur. J'aurais pu réguler la température de mon corps pour éviter ce désagrément, mais j'oubliais ce détail, et d'ailleurs, moins on en fait, mieux c'est. Au bout d'un moment, au lieu d'attendre pour traverser une rue à un feu trop long, car, me trouvant au soleil, je voulus abrégéer mon attente et mon bronzage forcé. Evidemment, je faillis marcher sur la patte du pauvre cabot tenu en laisse par sa propriétaire. Totalemment paniqué, celui-ci se réfugia dans ses jambes. J'avais involontairement fait un léger saut pour me retrouver... de l'autre côté de la rue !

A partir de là, ce fut la fiesta. Je me payais ainsi toute une série de transitions dans la ville, dans des lieux relativement calmes, tout au moins au début. Car il me fallait, à chaque fois, être, non seulement très attentif dans l'invisible à la zone choisie à l'arrivée, mais aussi à ne pas me faire surprendre par les regards des passants au départ. Le défi de cette difficulté me plut, et je m'amusai beaucoup ainsi. Comme un petit

fou, même ! Tandis que je parus à plusieurs endroits, et que je tournais de plus en plus vite dans mes transitions, les copains, de leur côté, ne devaient plus faire "ollé !" à chacune de mes opérations. Car, si je m'amusai beaucoup, je devenais de plus en plus imprudent. Et ce qui devait arriver arriva : ce fut, à un moment donné, le bide dans l'espace temps, comme dans un plongeon trop mal réglé ! Je me fis réellement mal au tissu du monde. Et, en réapparaissant, j'étais étourdi et un peu ensanglanté, couché à même le sol de la place de la Comédie. Quelques passants accoururent. Mais, tandis qu'on me relevait, je reconnus mes potes, qui, écartant discrètement les autres, me libérèrent de tous les regards étonnés venant de tous les cafés du coin. Et, tandis que Jacques chuchotait, tout en épongeant et réparant mon corps pour arrêter l'épanchement sanguin, que Sarah faisait cesser net le trauma osseux du crâne, et Gerbert la lésion cérébrale, j'entendis le motard me dire entre ses dents :

"Tu vas arrêter tes conneries, oui ? Ca va bien maintenant ! Attends²³ donc demain pour la suite, espèce de curieux à la noix !"

Je me le tins pour dit, et ne fit plus rien de spécial, et d'ailleurs (mais pourquoi ?), il ne m'arriva, non plus, rien de spécial ce jour là.

Le lendemain et les jours suivants, j'en appris plus et davantage, mais toujours dans des choses pratiques. Les copains m'aidaient, certes, mais de moins en moins, le temps passant. Et je grandissais et forcissais de plus en plus avec les jours. Pas une fois, je ne pensai à mes proches ou mes amis. J'étais trop curieux, et j'avais tellement soif de choses nouvelles ! J'en redemandais sans cesse.

Vint le jour où je pus me déplacer seul d'une ville à l'autre, puis jusqu'à Paris, d'un coup, d'une traite, et je me mis à chercher là, Nico et Perry, comme un forcené. Mais ils se cachaient si bien que je dus chercher vraiment dans tous les recoins du Paris invisible, certes plus pittoresque encore que le "Paris by night". Nous nous retrouvâmes donc, autour d'un pot, place Saint Michel, et c'était toujours l'été. Je parlai, je parlai, je parlai. Eux écoutèrent attentivement. De temps en temps, ils me faisaient une longue explication. Mais je restais pas mal sur ma faim.

²³ Attendes

Un autre jour, je retrouvai la moto, très reconnaissable, de Fufu devant Beaubourg, et me mis à le rechercher à l'intérieur. Je passe sur ma distraction dans l'invisible, qui me fit déclencher l'alarme du portillon, lorsque j'apparus sous le regard éberlué du vigile planté devant, et qui se frotta les yeux en me voyant soudain devant lui. Je souris bêtement, pris sur le fait. Mais, après une ennuyeuse fouille de tout mon corps et de mes affaires, comme si j'étais un dangereux terroriste, on me jeta dehors. Pas grave ! je changeai d'aspect. Et c'est en frêle blondinet suédois que je rentraï, impassible, au nez et à la barbe du brave vigile, d'origine antillaise, trop zélé. Je retrouvai Fufu devant un rayonnement de la bibliothèque, en grande conversation avec deux jeunes joueurs d'OLRIC que je ne connaissais pas, de nouveaux maîtres de jeu sans doute. Il avait un livre à la main. Evidemment, nous nous embrassâmes, et il fit, comme toujours d'ailleurs, de distinguées présentations. Il me dit alors, car il était fort occupé, de m'attendre dans le Jardin des Halles devant les joueurs d'échecs et les jongleurs, trois heures après. Quand il y vint enfin, nous eûmes quelques discussions, et de fort savantes. C'est²⁴ que j'avais besoin, maintenant, et de plus en plus, de données théoriques. La pratique de mon nouvel état ne me suffisait plus, comme c'était souvent le cas de la plupart des adeptes. Et, seul de la bande, en tout cas à ma connaissance²⁵, cet ancien X, comme moi, pouvait seul me donner son point de vue scientifique sur la chose. Je reçus ainsi les bases, les débuts de pistes, de tout un énorme travail labyrinthique de recherche théorique, qui m'occupa fort les jours suivants.

Je fis des expériences, je contrôlai tout, concrètement cette fois. A chaque pas supplémentaire, j'avançais de plus en plus loin. Je me déplaçais partout où mon désir de découverte se manifesta : autour de la planète, dans ses abysses océaniques, et même en son centre en fusion. J'en appris ainsi beaucoup, et beaucoup plus que je ne pensais. Mais de tout ce travail, quand j'en fis la synthèse, surgirent²⁶ alors de nouvelles questions. Heureusement que je ne m'intéressais pas, à l'époque, aux sciences du vivant, sans²⁷ quoi j'aurais eu encore plus de points d'interrogation sur la paillasse de mon laboratoire, le subtil et l'autre, le concret. Malheureusement, on verra pourquoi plus loin, la physique, qui

²⁴ C'st

²⁵ connaissance

²⁶ survirent

²⁷ snas

était ma discipline favorite, m'entraîna, d'abord sur la lune (lieu bien connu de favorite villégiature pour tous les rêveurs !), puis, hésitant de moins en moins à chaque fois, je m'en fus de plus en plus loin. Cela me rappelait la fin de ma première Décade Prodigieuse, mais cette fois, vraiment, vraiment, très, très proche des solutions que je croyais, sottement, dernières. Comme si la science, tout comme le labyrinthe, pouvait avoir une fin !

La connaissance de la galaxie me passionna, comme un voyageur soudain muni de moyens de transports nouveaux et confortables, en même temps que puissants. Et je satisfis toute ma curiosité, jusqu'à m'en lasser. Je ne dis pas tous les mondes et les plus curieux systèmes solaires, que je vis. Les étranges imposantes et solitaires constructions non humaines dans une série de mondes, maintenant définitivement sans vie, glacés ou torrides. Je ne parlerai pas des petites, toutes petites, formes de vies étranges, dans les milieux les plus incongrus, comme le méthane à moitié congelé dans l'ammoniac liquide (étrange, j'aurais cru le contraire), ou certaines mers de gels de silice. Non, ce qui me surprit fortement, c'était que, s'il y avait eu apparemment de brillantes civilisations sur tous ces mondes, rien, rien, plus rien n'existait plus : tout l'univers était effroyablement vide d'intelligence, et depuis longtemps ! Pourquoi ? Mais, même les dangereux trous noirs, que j'évitais soigneusement, ne m'apportèrent aucune réponse à cela.

Je finis alors par revenir sur ma petite planète, pour ne plus en ressortir, du moins pour le moment. Ma curiosité proverbiale reparut pourtant, après un temps de repos à Montpellier ou Paris, San Francisco et Florence, les endroits que je préférais le plus au monde, à part quelques sublimes et poignants paysages, dont les coordonnées étaient soigneusement conservées dans ma mémoire. Pendant que j'interrogeais les copains, alors que personne parmi les potes ne me demandait quoi que ce soit, et qu'ils étaient tous dévoués à me rendre tel ou tel service, répondant toujours à toutes mes questions, même les plus bizarres, ma curiosité, toujours elle, finit par me tourmenter à nouveau.

C'est à cette époque que je me mis, à corps perdu, à me plonger dans les sciences humaines, et que je considérai enfin mon prochain. Tandis que je me faisais apprendre nombre de belles connaissances de la plupart des égrégories des sociétés humaines de mon temps, je fis la connaissance de

joueurs et de jeux de rôles dont je n'aurais jamais soupçonné l'existence, d'initiés solides et francs, de braves saintes personnes en prière, d'alchimistes, de savants et de théologiens de tous les horizons. Là aussi, je me plongeai à corps perdu, jusqu'au dégoût, presque, de toute curiosité. Je me souviens. De temps en temps, je paraissais soudain chez les uns et les autres. C'est de ce temps là que parut une légende sur la terre, où l'on crut voir revenir le comte de Saint-Germain, selon les uns, le prophète Ali, selon les autres, ou un saint d'Israël du temps passé, pour d'autres encore. Je fis même quelques longs séjours en Chine. Et on me croyait immortel volant, tandis que, sans m'émouvoir, j'appris les vrais arts martiaux, même les plus antiques, et la médecine qui remontait au néolithique, et qui avait été sans cesse augmentée depuis ce temps. Ce que j'aimais le plus, je m'en souviens avec émotion, ce fut un soir autour d'un coin du feu, lors de ma visite à un groupe d'aborigènes dans le désert australien. Ce fut très simple, noble et beau. Et il y eut aussi, une autre fois, la même chose en Amérique, dans le beau paysage de l'Utah, avec de très purs et vrais indiens, hospitaliers jusqu'à vouloir en perdre la vie, si cela se pouvait. Mais, là encore, je finis par me lasser.

J'entrepris alors des recherches archéologiques sur le passé et l'histoire des hommes, et de toute la planète, depuis que le soleil s'alluma, il y a quatre ou cinq milliards d'années. Mais je n'en savais jamais assez ! Et je finis par vouloir résoudre sérieusement le problème du voyage dans le temps pour cela. Je me retranchais encore dans une froide et dangereuse solitude. Mais personne, non vraiment personne, ne me reprocha rien. Au contraire ! Que j'aimais donc l'amitié de tous mes potes, maintenant nombreux sur le globe, et qui se faisaient si discrets, et attentivement silencieux avec moi ! Ils ne disaient rien de mes absences, pour de longs, longs, toujours plus longs voyages. Ils devaient prendre ça comme une originalité : ma curiosité proverbiale. Or, pour répondre à cet épineux problème du voyage dans le temps, dont j'avais déjà connu quelques aspects, lors de mes études sur le grand oeuvre matériel auparavant, (mais cela faisait déjà presque sept ans de cela !), au lieu de rester le nez sur le sol de ma planète, je sus que la réponse était dans le, non, dans les cosmos lointains²⁸. Et je me remis alors à voyager, et ce encore plus loin qu'avant. J'aurais pu tout aussi bien chercher un adepte qui avait long à dire là dessus. Mais, que voulez-vous, c'est si

²⁸lointains

bon de réinventer à chaque fois, ce qui est, finalement, le fil à couper le beurre ! Et je m'en fus de plus en plus loin dans le cosmos, à la quête de ma réponse. Vint un moment où ma présomption, et ma distraction, me firent commettre un impair. Et, là, au contraire de ma folie migratoire de mon premier jour à Montpellier, il n'y eut pas les potes pour me rattraper²⁹ au bastingage. J'étais trop loin d'eux, voyez-vous. Et j'entrai donc trop près, au contact d'un trou noir, pour une observation que je jugeais trop nécessaire pour que la prudence soit la plus forte. Malgré ma résistance acharnée, je finis par tomber, tomber, au centre du trou, loin du salutaire horizon de Schwarzschild de celui-ci, qui n'en est d'ailleurs que la toute première barrière. Et je mourus encore une fois. Ce fut l'horreur indicible³⁰. Le vide. Puis la Paix.

Mais je n'attendis pas pour me réveiller. Cette fois, une main forte et secourable me tira de mon sommeil, plus destructeur encore que tous ceux que j'avais endurés depuis ma naissance. A part l'engloutissement dans le "Big Bang", si j'avais pu oser m'y présenter en remontant la chaîne du temps, ou l'équivalent de la genèse, mais à la fin du Monde, je n'en vois pas de plus grande parmi les grandes morts. Et pourtant³¹ Toi, l'Ami miséricordieux de l'Homme, Toi qui étais là quand les étoiles s'allumèrent, la première fois dans la nuit des temps premiers, Toi, tu ne dédaignas pas de me secourir, et de me sauver de ma destruction.

Et je me présentai nu comme ver devant toi, car j'avais été réellement écharpé par la bouillie broyante et affreusement énergétique du Trou. Je n'avais plus rien de ce que Saint Paul appelle le "Soma Psychicon", pas même un minuscule pagne. Rien ! Mais j'étais entier, vivant, et honteux, devant Toi. Et je rougis à Ton regard et à Ton sourire amusé.

Tu étais assis devant moi en jeans et baskets, accoudé à ta chaise, l'air amusé de me voir mal réveillé et étonné. J'osai poser devant Toi cette question tandis que je ne savais pas comment me cacher de ma nudité, tant j'étais stupide à ce moment. Je ne savais ce que je disais.

²⁹ rattraper

³⁰ indiscible

³¹ poutant

"Mais comment peux-tu te présenter ainsi ? Etre ainsi ? Je ne comprends vraiment³² plus rien !"

Oui, dans ma folie, j'osai lui poser cette question !

Un énorme, un gigantesque éclat de rire, sortit alors de Ton auguste bouche, et il monta, monta, et remplit tout l'univers. Les anges se turent partout, étonnés. Et tu me dis, tandis que j'étais très gêné par mon état présent :

"Mais tu veux donc que je sois toujours le si sévère et attentif Pantocrator ? Tiens regarde donc, si tu le veux !"

Et soudain, je vis. Je Te vis, énorme, immense et majestueux, sur Ton trône. Les saints et les apôtres autour. La nuée des anges se joignit à eux. Et tous chantaient une musique, belle à l'insupportable. J'en défaillis à l'instant, et tombai de peur, de douleur, et d'amour, tout à la fois. Et, tandis que tous chantaient, Ton Amour et Ta Sagesse illuminait jusqu'au plus petit et minuscule recoin de l'Univers. Souverain Verbe créateur, Toi par qui on peut voir le Père, au milieu de la confidentielle douceur, et de l'agitée et tumultueuse force qui donne vie, et qui participe de L'Esprit, devant Toi je pris peur, parce que je n'étais qu'un homme. Ni un dieu, ni un saint. Et je tombai la face contre terre, dans mon épouvantable nudité, comme il dut sûrement advenir d'Adam, lorsqu'il comprit son horrible erreur, et que c'était trop tard. Je demandai pardon de toutes mes fautes, et je suppliai, tout en n'osant regarder, prosterné, presque abîmé sur le sol.

Puis tout s'arrêta d'un coup. Et la douceur fut soudain. Et la Paix survint. On me prit brusquement l'épaule, très tendrement. Je levai à peine la tête. Et je vis : c'était le Saint que j'avais vu en Grèce, et il souriait. Il me prit, et me releva, m'enveloppa de tout son corps pour cacher ma nudité, car j'étais nu, dis-je, trop nu !

Sur Ta simple chaise, maintenant, à nouveau en tee-shirt jeans et baskets, Tu me dis, souriant, et cela m'apaisa :

³²vraiment

"Tu sais, il m'arrive parfois d'en avoir assez de paraître également dans le redoutable aspect du Basileus de Constantinople, retournant dans³³ sa ville ! Je n'étais pas ainsi à Emmaüs !"

Puis, il se frappa le front, comme à un oubli, et fit d'un geste du menton à mon adresse :

"Qu'on lui amène une tunique, de celles qu'on a de rechange." Et il parlait doucement.

Mon ami de l'Athos me revêtit d'une splendide robe dorée et blanche. Et je vis alors soudainement autour de Toi, aussi simplement vêtus que Toi, tout comme Toi, la foule immense de tout tes amis qui approchaient, curieux, et qui commençaient à rire, de moi, je crois. Et Tu te mis aussi à rire franchement, toujours assis. Mais personne ne disait rien. Miséricordieusement, mon grand ami à côté de moi, devenu tout aussi jeune que les autres, me souffla à l'oreille quelque chose, et je rougis. Je T'entendis rire et ajouter :

"Oui, c'est vraiment pour les grandes occasions, çà ! Nous aimons tous les choses plus simples, quand nous le pouvons, ce qui n'empêche pas d'être très sérieux quand il le faut."

Et il regarda autour de Lui. Et tous les amis et les amies près de Lui riaient, et, tout en riant, riant, se faisaient de plus en plus jeunes. On aurait dit, Dieu me pardonne, mais c'est sous cette apparence qu'ils se manifestèrent tous à moi, on aurait dit, presque, une bande de joyeux lycéens ! Certains, et ce n'étaient pas les moins hilares, essayaient, les bras au dessus des épaules des autres, de monter pour mieux voir la scène. Et tous riaient, riaient, comme le font tous les jeunes après un mémorable match, au sortir du stade ! Même les anges, soudain revenus à leur activité première, soigneuse et difficile, firent quelques grâces assez rigolotes.

Mais je continuais, malgré les rires, soudain revenant à moi, de me méfier de plus en plus. Et je doutai alors. Oui, je me mis à douter de Ta générosité et de Ta bonté ! Tu souris alors, en hochant un peu tristement de la tête. Et j'entendis, sortant de Ta bouche si noble :

³³dsans

"Eh, l'ami Gilles, les jugements entre nous, ici, c'est pour rire, voyons ! Si l'amour t'enveloppe toujours, comme tu sembles si bien l'accepter en ce moment, tu seras toujours à l'aise dans tes baskets !" (Dieu me pardonne, mais tu dis bien ces mot là !)

Mais c'était entre nous que tu parlais ainsi.

Et aussitôt dit, aussitôt fait. J'eus alors un costume comme les autres (et même la casquette américaine). Et tout le monde m'approcha enfin, Toi le premier, pour me serrer la main ou m'embrasser. Et j'étais heureux, ainsi, dans la compagnie de tous tes amis, avec et en Toi, mon grand Ami !"

Puis, quand les effusions de tous les copains, maintenant je les considérais ainsi dans ma vision, cessèrent soudain, tous redevinrent sérieux, et chacun reprit sa place devant moi, tandis que Tu restais toujours sur Ta chaise, accoudé et souriant, soutenant Ton menton de Ta main, dans un geste si humain malgré ta Divinité, ô Toi qui tiens dans Tes doigts le Chant des étoiles, et le tissu de l'espace-temps de l'Univers ! Et tu considérais tout cela comme si ce n'était qu'une distraction très drôle, après une journée compliquée et harassante.

Tu me dis alors :

"Grand curieux, insatiable chercheur, toi ô Gilles, et je l'ai entendu, l'Esprit est témoin, toi qui voulait servir, approche ! Et que tu nous montres ce que tu sais faire maintenant, après le temps que nous t'avons laissé pour apprendre à connaître comment était fait le Jardin du Monde. Voici maintenant arrivé le temps de tes premières épreuves, de ton premier travail près de nous."

Et j'approchai, un peu intimidé. Mais lui me prit gentiment par l'épaule et me força à m'accroupir, pour entendre ses explications, mais sans m'asseoir toutefois, comme un entraîneur le fait avant et pendant un match.

Il me regarda droit dans les yeux et me dit :

"Rattrape tes erreurs passées !"

Et c'était un ordre souriant, mais un ordre quand même. Je me retirai quelque peu et je me mis à essayer de comprendre. Gilles mon homonyme, ici, présent en ce lieu, non pas l'autre en bas sur la terre, vint à moi et me prit à partie, tandis que les autres étaient attentifs. Et il m'expliqua. Et je compris.

L'Amour d'un ami est si grand, et sa délicatesse est si haute, qu'il nous permet à tous, à n'importe quel niveau, lorsque les pouvoirs sont entre nos mains, de remettre les choses en place, et non lui, pour cette tâche, ce qu'il ferait volontiers autrement. Ainsi Gilles m'expliqua, en aparté, que je devais m'arranger, en fait, et pour bien faire, de faire en sorte que mon entrée, à l'époque, dans les jeux de rôles, tout au début, se passerait d'une manière correcte. Cela pourrait sembler bizarre, certes, à vous qui ne connaissez pas ce dont je parle ici, mais je compris pourquoi, car maintenant, après ma traversée de l'ombre de la mort par le trou noir, je pouvais entendre et comprendre le temps et l'espace. On peut ainsi modifier la structure du monde. C'est le plus grand secret des adeptes, et des anges, ce qu'ils font en permanence, d'ailleurs, dans leur attentive et libre obéissance à Dieu. Et on m'en demanda de faire autant, moi qui n'étais rien ! Pour commencer, on me demandait de travailler sur mes oeuvres. Je me retournai vers Toi, et tu souris en acquiesçant. Les copains, autour de Lui, se firent attentifs, et certains même m'encouragèrent, Dieu me pardonne, comme des supporters font pour un sportif dans un match !

Encouragé ainsi, par tant de "Allez Gilles !", je me mis à réfléchir, à reprendre les choses depuis le début, et à essayer de faire en sorte que tout se passe bien, ou se soit passé bien, mais c'est la même chose. Je revis toute la trame compliquée de mon histoire, et je sus que je devais écarter le poids des cybéliens dès le début. C'était un choix de facilité, mais je ne pouvais faire autrement. C'étaient³⁴ mes tous débuts, vous savez !

Alors je revins à cette³⁵ année là, à cet automne, et surveillais les événements qui précédèrent et suivirent mes contacts de pré-sélection.

³⁴C'tait

³⁵cete

Mais je devais être comme un pachyderme dans une horlogerie délicate, car je m'en tirai vraiment comme un manche ! Et, en plus, maladroitement distrait par un certain fil de l'histoire, où il y avait déjà Eric, lequel m'apparaissait ici la première fois, je fis bouger, avec mon gros derrière, les rangées subtiles où je m'étais immiscé, pour tenter quelque chose.

Toc ! Non. Toc !... Toc ! firent des objets tombant chacun à un endroit précis de la trame de l'espace-temps :

C'étaient le fameux pin's cybélien que j'avais fait maladroitement fait tomber de la pochette du jeune Cyrille dans le train, et de la mienne, par conséquent, en extension idiote de concepts, oui, de la mienne de poche, dans la salle du stage devant Carole, à la dramatique journée du jeudi de la Décade Prodigieuse.

En quelque sorte accroupi à quatre pattes, je tournai la tête, car j'entendis subitement de gros éclats de rire. Eh bien croyez moi ! Les copains, et Toi même, vous vous marriez, à vous en faire mal aux côtes ! Mais je savais que ce n'était pas méchant de votre part à tous.

Tu me fis alors signe de me rapprocher, tout encore secoué de rires. Et, encore une fois, je m'accroupis pour un conseil d'entraînement. Tu me dis :

"La première fois, c'est difficile, tu sais ! Mais ne te laisse pas abattre par un échec, continue ! Essaie de nous faire un coup droit au but maintenant !"

Et il me regarda encore droit dans les yeux. Et cette fois, mieux au courant, je compris de quoi il voulait parler. Du moins, je le crus. Car, encore une fois, dans ma précipitation à vouloir bien faire, j'oubliai de demander conseil à tous ceux qui étaient près de Lui.

Il s'agissait, je crois, de la période cruciale, où jeudi après Mardi gras, je pouvais être emporté par les cybéliens, dans leur folie du pouvoir.

Alors, je descendis encore une fois dans le labyrinthe du monde, pour me faufiler au sein même du tissu de causalité, au delà et autour de l'espace-temps. Et je réussis. Gilles ne mourrait pas, tué par les

cybéliens. Au contraire, il pouvait être l'amorce d'une bombe contre l'Ennemi, même, en plus, si on s'en prenait à lui.

Mais, hélas, je fus trop rempli de la joie de ma réussite. Ce qui me fit déborder du cadre de mon travail. Et, involontairement, je redescendis (oui, je dis bien ainsi) le fleuve temps, pour venir à ce soir là, Mardi gras, où j'étais assis dans ce si beau restaurant aux si douces lumières. Et je pris peine à te voir, Gilles, mais c'était aussi moi quelque part, assis dans le silence. Et tes voisins moqueurs qui jouaient, mais non contre toi, mais en parallèle, une partie que tu ne pouvais encore comprendre ! Et je voulus me ressouvenir de ce jour mémorable. Et je sus alors ce que je pouvais faire pour toi. Dans le vestibule lointain, je m'en souviens, il y avait dans ta pauvre petite bourse, caché, le pin's des cybéliens. Et je le voulus alors le faire disparaître. Que cette journée avait donc été si terrible pour Toi ! Puis je parfis le travail, en m'arrangeant pour que tu puisses sortir des griffes de la folie psychiatrique des hommes, et poussai Théo à venir ce soir là dans la clinique. Quand je parvins à ce but, ce fut en même temps que je glissai la main dans ton pauvre blouson, Gilles. Je pris le pin's des cybéliens pour te décharger de ce fardeau, trop grand pour toi à l'époque. Et je voulus t'encourager, puisqu'à l'époque personne ne le fit. Et j'entrai, visible qu'à toi même, dans la salle, dans l'aspect le plus beau que je pus trouver pour t'encourager. Et je savais, en te regardant, que tu allais te mettre à pleurer. Mais je ne pus m'empêcher de tourner la tête. Et je te vis, Toi mon Ami en lui, Gilles. Et c'est moi qui pleurai, mais cela Gilles ne le vit point.

Tout perturbé par cette scène, mon influence dans la structure que je devais travailler en souffrit d'autant, et je me mélangeai alors un peu les pédales. Malheureusement, il se trouve que, juste contre le pin's cybélien disparaissant, puisque c'était un des buts de mon intention, il y en avait un autre. Et ce qui devait arriver arriva. Le pin's des cybéliens³⁶ fut donc associé, involontairement, à une certaine petite tortue nommée Michel-Angelo. Et c'est ainsi que, par cette même association mentale, tandis que l'onde de choc qui commençait à détruire l'empire des galles se propageait déjà, je fis une confusion, et une partie de ce ferment de destruction se communiqua alors à ce que représentait la marrante tortue. C'est de ma faute si le virus Michel-

³⁶cybélines

Angelo parut à cette époque, et perturba tous les ordinateurs, assez sérieusement, sur la terre. Mais, pourtant, je gardai le pin's. C'est pourquoi Gilles ne la vit plus, ma petite tortue enfin retrouvée.

En haut, je le sais, je le vis: Tu secouas la tête à ma peine. Tu me rappelas alors près de Toi. Soudain, je n'en puis plus et je fondis en larmes, à genoux devant Toi, en Ton giron. Et je pleurai longtemps ainsi. Et tu me caressais³⁷ la tête. Tu me dis alors, et j'entendis distinctement :

"C'est dur, oui, en vérité, de vouloir soigner la maladie du monde !"

Mais je ne sais s'Il pensait à moi ou à toute autre chose.

Sur quoi, il me dit alors, et il pleurait presque :

"Gilles, mon ami, je ne puis t'imposer de rester ici en ce lieu. Tu ne peux pas encore porter maintenant ce que demain tu feras volontiers, d'un coeur léger !"

Je me redressai. C'était l'horreur : partir, partir de ce saint lieu ! Plutôt me glisser dans quelque trou comme un chien ! Mais je sentis Sa tendre Présence me l'imposer. Et je me vis repoussé quelque peu, comme s'il me retirait soudain une partie de son amitié. Je ne savais pas que ceci venait de mon coeur, bien impur devant le Seigneur. Alors je me mis en retrait, me révoltai de cette intolérable, pensai-je, incompréhension à mon égard. Tous les amis, les copains, me regardaient silencieux, un peu interrogateurs. L'un dit même, et c'était très beau de sa part :

"On se calme ! sinon gaffe à la peau de banane !"

Mais ma colère et ma révolte montaient. Partir ! Non ! Pas question, na ! Alors je vis, à mon étonnement, que tous se mirent à rire grandement, en me voyant. Je me regardai, et je vis. Je ne m'étais pas aperçu que je portais mon pouce au lèvres. Et, comme j'avais toujours, et plus que jamais, le pouvoir de maîtrise de mon corps, je me vis : j'étais devenu un gros bébé boudeur, un vrai gros bébé boudeur !

Au lieu de me calmer, cette situation et ce rire général franc et simple, firent encore monter d'un cran ma colère. Je me retirai alors

³⁷caraisais

ostensiblement plus loin, et je tournai le dos à tous, et baissai la tête comme pour préparer quelque mauvais coup. Je n'étais plus alors le gros bébé boudeur, et tous le virent, mais un fin et splendide adolescent dangereusement rebelle. Quelqu'un voulut me porter secours, mais le Maître le retint.

Moi, penché vers le bas, tout à ma colère, je regardais :

En quelque sorte au plancher au dessous, je vis, dans une grotte, une poignée de neuf mages noirs et un vilain garçon qui était au milieu et faisait des efforts immenses pour obtenir un résultat. Malgré moi, et ma colère, qui passa un peu, je me mis à regarder la scène. L'exercice du sale mage faisait peine à voir, tant il y mettait de l'élan. Soudain, j'entendis un craquement horrible dans la structure causale. Cela me concernait, précisément parce que je le regardais, à ce moment précis. Mais en fait, il n'arriva pas grand³⁸ chose. Il y eut seulement un léger papier, qui se mit à voler comme une feuille morte depuis le plafond. C'était le message O.K.I.M.M. qui tombait au nez de Gilles dans la boutique des jeux de rôles. Car c'était moi, que l'Ennemi avait décidé d'atteindre à travers ma colère.

Mais la scène avait rafraîchi quelque peu mes ardeurs rebelles, et, si je ne revins pas tout à fait encore moi même, je me retrouvai plus près du Maître qu'avant. Et je boudais toujours ! Je Le regardai, ne sachant pas encore accepter. Un des potes autour de Lui, se leva, prit une apparence grosse et ridicule avec une tête marrante, celle d'une énorme outre scandalisée, les mains sur les hanches, et fit plusieurs larges tours autour de moi. Alors là, que voulez vous, je craquai ! Et, devant tous, silencieux, je me mis à rire, moi, mais à rire, franchement ! Et tous, à commencer par le Maître, rirent autant que moi. L'outre se dégonfla et redevint mon ami de l'Athos, qui me sera très fort contre lui. Et les autres arrivèrent. Le Maître, le premier, courut à moi, me prit en me serrant très fort dans ses bras . Et tous firent de même après. Et ce fut la fête.

Je savais maintenant ce que voulait dire la communion des saints, même si je n'ai vu aucune harpe au Paradis !

³⁸gradn

C'est moi qui demandai le premier à redescendre sur la terre. Et, avant de perdre mes pouvoirs un à un, car je n'en voulais plus, je m'assurai d'un dernier point, dans le devenir du parcours du temps, en un endroit où la souffrance de mes proches ne pouvait plus être, car elle était inutile. Eh oui, je les avais oubliés, depuis le début de ma mutation, mes parents et amis ! Et c'est moi même, par mes remords, qui me condamnais en fait ainsi à ne pas rester en cette terre de joie, en même temps que de travail, cette terre de joie qu'est le ciel, à cause d'eux et de leur douleur par ma faute.

Tu me donnas raison, ô Ami ! Et lorsque je te suppliai, en plus, de m'accorder le miséricordieux³⁹ oubli, tu me le donnas volontiers, mais en partie seulement :

"Tu témoigneras avec le reste que je te laisserai."

Ce que je fis.

Et ras le bol, de jouer les petits grands régulateurs du monde ! C'est vraiment pas mon truc !

Alors, je revins celui que j'étais. Et, avec douceur, toute cette suite éprouvante s'effaça (presque). En tout cas, rien d'autre que moi ne le sut.

Je me retrouvai ainsi avec mon livre, en cette chaude après-midi d'été. Et je bénissai silencieusement le Maître de m'avoir laissé le souvenir du passage de la mort, afin de comprendre les difficultés que vivent mes potes, comme Jacques, et Gilles, ou Denys, tous les jours : le poids de dévouement que représente le fait d'être un adepte. Eh oui ! L'adeptat et la sainteté, c'est la même chose, vous savez !

Mais ma plus grande prière, celle que je fais, depuis, tous les jours au Maître dans ce monde, où nous, petits joueurs, jouons tous à chercher le sens de notre vie, est celle-ci :

Je supplie le Maître de faire en sorte que, lorsque la dernière partie de foot sera finie, que même le connard qui pousse les supporters de l'autre camp à jeter des bouteilles à la tête des gars, les nôtres et

³⁹miséricordieux

les nôtres, car nous ne faisons qu'Un en Toi, que, même celui-là, vienne demander un jour son pardon à l'Arbitre.

Car ne t'ai je pas entendu me dire, en me montrant les plaies que Tu as au côté ?

"Cela ne disparaîtra vraiment que lorsque le monde aura guéri définitivement la maladie de l'orgueil, mère de la colère !"

Mais il ne parlait pas de condamner, mais de jouer et de vivre, au contraire.

Alors, je jetai de rage le livre que j'avais à la main. En particulier, à cause du trop grand sérieux, de l'encratisme, et de la peur de la femme, de certains hommes de Dieu, depuis que Tu vins à nous il y a plus de deux mille ans maintenant. A cause aussi, de la facilité avec laquelle le démon des Idéaux platoniciens réussit tant à procurer un vertigineux plaisir de pureté insensée et abstraite, véritable origine de cet orgueil froid et aveugle, qui veut réduire chacune de nos irremplaçable personnes à un élément d'un ensemble, ruche non mellifère, où nous ne serions que les numéros d'une sèche mathématique, interchangeable avec toute autre logique manichéenne.

A ce moment, Guigenor-Guenièvre entra. Je courus à elle et l'embrassai si violemment et si longtemps, qu'elle me dit, étonnée :

"Tu es malade, ou quoi ? Ou bien tu as quelque chose à me demander !"

La casserole tomba violemment au plancher, car je l'étreignis encore plus fort.

Et elle sourit, reprenant l'objet que je lui tendait, me disant :

"Bon c'est pas tout, ça ! Il faut que je finisse la vaisselle... Ah ! Il faudrait encore un peu d'argent à la maison, pour acheter des produits d'entretien. C'est pas tout, l'Alchimie, il faut bien vivre !"

Oh oui ! Sublime adepte, ô femme, toi qui sais si bien nous faire revenir à notre place dans le monde, nous, les têtes brûlées masculines !

Car il faut bien vous avouer, malgré les apparences, je ne sais toujours pas faire de l'or !

J'avais donc, outre le fait de passer à la banque, l'obligation d'arriver à l'heure à mon travail. En effet, mes horaires, très spéciaux à cette époque, m'obligeaient à entrer à la boîte en fin d'après midi, et à ne finir qu'à l'aube.

Je m'en moque un peu, mais ça m'ennuie d'être perturbé dans mon travail. Car je sais que, demain soir, on fera, dans le jardin, sur le "mons victorialis" même, une super-fête, genre Astérix de retour dans son village. Il y aura, là, Nico et sa bande, et aussi Jacques et ses potes, sans oublier les trois amoureux de science : Michel, Calid et Morien. Viendront aussi, c'est sûr, Ariane et Théo, Gaëlle et Gladys⁴⁰ enfin réconciliés, Eric et tous les copains d'OLRIC. Guigenor-Guenièvre essayera d'y tempérer ma mère, ma digne mère, qui veut tant connaître Fufu. Bref, mes amis, mes vrais amis seront tous là. Tous ceux d'en Haut seront là aussi. Et nous applaudirons les joueurs de foot du quartier, encore une fois. Que voulez-vous, nous avons tellement le jeu chevillé au corps, nous !

De toutes façons, quoi qu'il arrive maintenant, nous avons pris tous les deux, Guigenor-Guenièvre et moi, le parti de rire et de nous amuser : la vie n'est qu'un jeu, le plus sérieusement rigolo des jeux !

Et on arrive toujours à s'amuser de tout et de rien. Mais qu'est ce qu'on se marre, oui, qu'est ce qu'on se marre ! Et tu dois rire aussi avec nous, ô Dieu, mon Dieu !

FIN (?)

Fait à Naro, ce quatre de décembre,

en la fête de sainte Varvara Dalmatène, patronne de tous les hommes du feu de bonne volonté,

⁴⁰Galdys

et en la fête de saint Jean Damascène, l'autre saint Jean le Théologien.

